

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Camille Allaire, Dany Tremblay, Michèle Bourgon et Vincent Théberge

Sébastien Lavoie

Number 139, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2010). Review of [Camille Allaire, Dany Tremblay, Michèle Bourgon et Vincent Théberge]. *Lettres québécoises*, (139), 35–36.

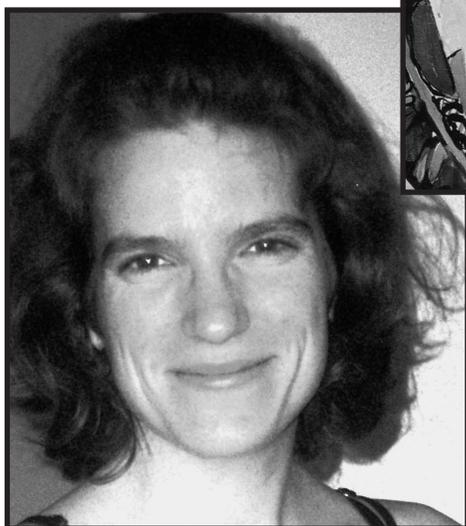
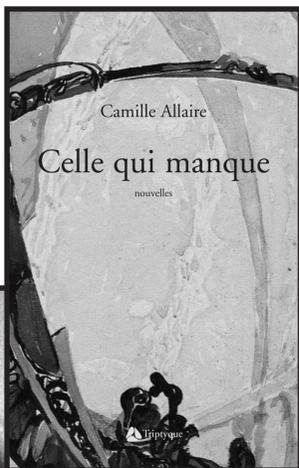


Camille Allaire, *Celle qui manque*,
Montréal, Triptyque, 2010, 96 p., 18 \$.

Fragments d'existences douceuses

En exergue de la première nouvelle, la nouvelle éponyme, cette phrase de Camille Claudel qui rend bien l'esprit de ce recueil : « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente. »

Les vingt-cinq nouvelles du recueil forment une courtépointe presque toute tissée d'humeur grise allant du renoncement de soi (« Entre tes lèvres et les miennes ») au sentiment de dépossession (« Une chaleur sur mon ombre ») ou d'abandon (« Celle qui manque »). Les



CAMILLE ALLAIRE

phrases y sont très dépouillées, quitte à manquer parfois de limpidité. Ou peut-être dame Allaire me pense-t-elle plus intelligent que je ne le suis vraiment ; elle use (mais n'abuse pas) de l'ellipse et de la fable allégorique. Dès lors, on a

beau jeu, comme lecteur paresseux, de soutenir que les évocations sont trop ou pas assez appuyées. Sans doute devrais-je me borner à dire que je n'ai pas réussi à m'approprier quelques univers.

Le ton général est à la fois détaché et empathique. D'abord légèrement brinquebalant, puis de plus en plus efficace au fur et à mesure que l'on tourne les pages. Touchant, souvent ; valant le détour, parfois, mais jamais insignifiant.

SOYONS CONCRETS

Je retiens les deux dernières nouvelles, « Deux ou trois livres » et « La tristesse qui nous sépare », atypiques parce que beaucoup plus longues que les autres avec respectivement cinq et dix pages. La dernière est à l'avenant du recueil. Elle présente trois générations de femmes, toutes marquées par l'abandon de la grand-mère

par le grand-père. Abandonnée enceinte, s'entend, et dès lors atteinte d'un déni qui l'emportera dans une quête éperdue du père indigne qui la mènera à sa recherche à travers l'Univers, c'est-à-dire l'Occident. L'événement aura des répercussions sur deux générations :

Mon grand-père est parti en déchirant le cœur de ma grand-mère. Je sais qu'à la limite, rien de tout cela ne me regarde, mais je ne peux m'empêcher de me sentir concernée, parce que j'aurais voulu une vraie grand-mère, pas une grand-mère amère, mais une qui donne des bonbons, chante des chansons, une qui a mangé trop de gâteaux et dont les seins ballottent, fatigués, quand elle ouvre les bras. (p. 85)

Replions-nous sur notre nombril. Moi aussi, j'ai eu une grand-mère chiche d'elle-même, et je n'ai grandi, foin de nuances, qu'à travers des fictions où la grand-maman-gâteau était une incontournable... Force est de constater qu'il y a trop de Saintes et pas assez de Putains chez nos grands-mamans imaginaires. Remercions l'écrivaine de cet apport à l'imaginaire collectif.

Je ne peux aussi que saluer l'avant-dernière nouvelle, « Deux ou trois livres », qui raconte l'histoire d'un Montréalais qui s'enfuit de sa ville, de sa femme et de son rôle de père. Une chose le retient, ses bibliothèques, qui le clouent sur place, finit-il par comprendre. Il ne peut se résoudre à vendre ses livres, est sûr de ne pouvoir les emporter avec lui, ne sait à qui les donner... Puis il comprend et claque la porte de son nouvel appartement en ne laissant rien derrière lui sinon ses livres.

On ne peut disposer d'une bibliothèque et être libre. J'en ai toujours été convaincu.



Dany Tremblay, *Tous les chemins mènent à l'ombre*,
Montréal, La grenouille bleue, 2010, 140 p., 22,95 \$.

Sous les poncifs ridicules, la plage

« Des récits formellement sobres, mais d'une extravagance vivifiante, un auteur (*sic*) qui écrit avec la calme assurance du marin qui murmure ses confidences à la buvette à matelot... »

Ce n'est pas moi qui le dis, mais l'« argumentaire » fourni par l'éditeur, « argumentaire » qui tient lieu ici de communiqué. Pour quiconque veut bien rendre compte de ce livre, l'affaire est doublement choquante. D'abord, c'est nous prendre pour des demeurés que de nous balancer une *bullshit* si pompeuse. Ensuite, ces quelques petites phrases m'ont mis dans de très mauvaises dispositions et ont porté ombrage à un livre qui a pourtant plus d'un mérite. Note à l'éditeur que je découvre : pourriez-vous rendre vos arguments dans une prose digne des récits que vous présentez, s'il vous plaît ?

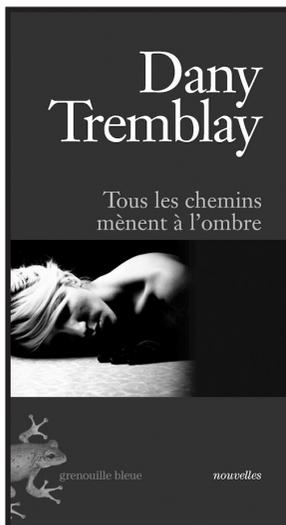
Il s'agit d'un recueil de courtes nouvelles circulaires présenté en six parties, les quatre premières sous des thèmes qui ne sont pas nommés mais qu'on devine très vite être l'aliénation, le viol, les crimes violents et le suicide. L'avant-dernière nouvelle fait figure de synthèse et la dernière est une uchronie traitée à la manière d'une légende. La plume flirte négligemment avec le commun, probablement

consciente qu'elle n'a pas à prouver qu'elle s'en démarque. Elle est discrète, aussi, peut-être parce que la phrase se sait assise sur une construction solide et qu'elle connaît la vacuité relative de l'esbroufe langagière. Les textes savent aussi changer de couleur sans jurer avec l'ensemble.

Ce qui est dommage, c'est qu'on comprend vite cette idée des thèmes et que ceux-ci viennent brûler les chutes des récits, chutes pourtant très bien amenées et parfois essentielles à certaines histoires. Dès la deuxième nouvelle, dans la quatrième partie, «Black-Out», je n'attendais que les suicides.

DE L'AGACEMENT AU RAVISSEMENT

Je suis entré dans la première partie en réprimant aussi un sentiment d'agacement envers le premier thème abordé. Je me retrouve trop souvent, avec la littérature des femmes, dans un univers de petites chattes blessées qui lèchent encore et encore leurs plaies...



DANY TREMBLAY

beau, par la suite, avoir un mouvement d'humeur contre «Parenthèse», je l'ai finalement mis sur le compte d'un comportement masculin postcoïtal tout à fait normal. Tout compte fait, j'ai aimé mes aventures avec Dany Tremblay.

Puis vient le viol, en deuxième partie. Dans la première nouvelle, le viol d'une inconnue. Évidemment, me suis-je dit, cela confirmait à mes yeux le côté dérisoire de ces récits et fantômes communs à toutes ces auteures grises qui pullulent. Je poursuivis ma lecture presque malgré moi et malgré l'«argumentaire».

C'est à la première nouvelle sur le suicide, «Par deux fois», que j'ai rendu les armes et que j'ai commencé à aborder l'auteure comme une écrivaine, que j'ai été vraiment touché. C'est au moment de la chute que j'ai vécu une petite mort. J'ai eu

☆☆ 1/2

Michèle Bourgon et Vincent Thériage (dir.), 30 – Trente — XXX, Gatineau, Vents d'Ouest, 2009, 140 p., 23,95 \$.

Délirer avec les Outaouaisiens

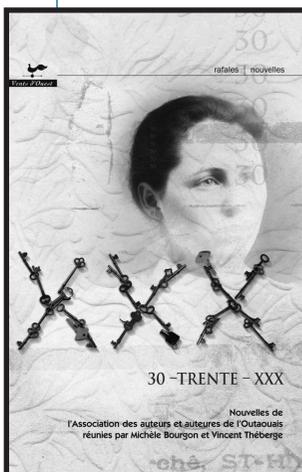
À l'occasion du trentième anniversaire de l'Association des auteures et auteurs de l'Outaouais, vingt-quatre d'entre eux sont réunis sous le thème 30.

L'association compte quelque 120 membres «titulaires» et plusieurs dizaines de membres «associés». Les premiers ont déjà publié au moins un titre, les seconds y aspirent et ce sont souvent eux, minoritaires, qui se tirent le plus mal de l'exercice. Vingt-quatre auteurs, c'est vingt-quatre pieds de nez à toute tentative de généralisation. Disons simplement que les auteurs qui ont touché au drame n'ont pas toujours su le faire sans gros sabots, alors que les quelques rieurs ont su me mettre entièrement de leur bord.

STÉPHANE ALBERT BOULAIS, CELUI QUI MOURUT ET LE VIEUX RÉAC

Pourquoi diantre n'ai-je jamais entendu ce nom-là avant? Ce qu'il nous livre ici m'a donné envie de me garrocher chez mon libraire. Cette nouvelle, («Lu»), est le seul conte du recueil, un conte mystique, profondément chrétien par le fond, mais où le Malin n'est pas.

«Aux confins du nord de l'Outaouais» (p. 59), à l'Halloween, un étranger «bizarrement habillé, curieusement coiffé, droit comme une sentinelle» (p. 59) traverse un village, grimpe sur le palier d'une église luthérienne et s'y fige avec «dans ses mains un navet traversé d'un long cierge allumé» (p. 59). Chaque jour, il revient,



se déshabillant deçà, delà. «Au rythme où il va, il sera complètement nu à Noël!» (p. 62) Ce texte a certaines des qualités qui me font tant aimer Fred Pellerin. J'ai aimé la truculence de la narration, compris quelques-unes des 95 thèses de Luther, et j'ai particulièrement apprécié l'excellence de l'auteur dans le maniement de la comparaison ainsi que sa manière de faire image:

Ce sourire fut si inquiétant que même les nuages qu'avait sculptés autrefois le Signore Gargantini dans la mandorle de la Vierge se réfléchirent tout ballonnés dans les grands yeux bleus du célébrant qui, dès lors, proféra des paroles comme vent d'amont. (p. 65)

Claude Bolduc m'a aussi amusé avec «Les joyeux compagnons... de Word», l'histoire d'un auteur

qui voit la date de tombée de la première nouvelle qu'on lui avait jamais commandée arriver à grands pas et qui doit se débrouiller avec un déversement de clones du Compagnon de Word après que celui-ci eut interdit à l'auteur d'écrire *Il mourut* en guise de conclusion à un paragraphe...

Et, finalement, je constate que le monde de la littérature québécoise manque d'auteurs purs, de cette race qui charrie les vraies valeurs et qui est capable d'assumer pleinement une vision réactionnaire. Un nouveau champion se dresse à l'horizon, Gaston Therrien, qui sait dire les vraies affaires («Un souvenir du bon vieux temps!»):

[...] *l'arrivée du rasoir électrique, et son usage à grande échelle, contribuèrent à l'élimination de ce joujou de pacification qu'était la «strappe»; ce qui, en retour, favorisa l'émergence de la Révolution tranquille et nous propulsa dans le libertinage et l'abandon de nos valeurs fondamentales.* (p. 74)

À quoi, en effet, sert de mettre le doigt sur le bobo quand on peut mettre la main sur ce qui cause le bobo? ■